

Compte rendu

J. Dufournet, *Philippe de Commynes. Un historien à l'aube des temps modernes*, Bruxelles, De Bœck Université, 1994 (Bibliothèque du Moyen Age, 4), 317 p. (320 F.).

Philippe de Commynes est à l'honneur : 1994 aura vu la réédition de ses *Mémoires*¹ et celle des principaux articles que Jean Dufournet a consacrés au conseiller de Louis XI tout au long d'une quête passionnée, où il a découvert, non sans subir le charme de l'historien aux mille tours, les rouages d'une écriture moderne et européenne. Bourguignon de naissance, français par sa langue mais flamand par ses fonctions², Commynes incarne le débat géopolitique de l'Europe au ^{xv}e siècle, tout en participant déjà à la modernité par son habileté à détruire les mythes médiévaux et à restituer les interrogations d'un monde retors, ambigu et complexe.

Une *introduction* (avec, en exergue, la citation-phare de Gilles Deleuze : « il n'y a pas de ligne droite, ni dans les choses, ni dans le langage ») présente « l'étonnante complexité de l'homme » (p. 7). Attaché à quatre princes successifs, Commynes nous a laissé des *Mémoires* où l'on peut lire à la fois un « bréviaire politique » à l'usage des souverains et une autojustification de l'auteur, cou-

1 — Commynes, *Mémoires*, présentés par Ph. Contamine, Paris, Imprimerie Nationale, 1994 (collection *Auteurs de l'Histoire*, dirigée par G. Duby).

2 — « Soialement, Commynes était un Flamand issu d'une grande maison; il était le parent ou l'ami des plus hauts personnages ; il posséda de grands biens en Flandre et en Hainaut » (p.157).

pable d'avoir trahi Charles le Téméraire pour Louis XI, en 1472. L'œuvre reflète donc une pensée contrariée, qui se développe, avec ses audaces et ses repentirs, sa recherche de l'exactitude et son goût calculé pour l'ambivalence.

Dans la première partie, J. Dufournet s'attache à *l'écrivain carrefour*.

Se pose tout d'abord la question de *l'invention d'un nouveau genre historique*, à une époque où l'historiographie en langue vulgaire se partageait entre la chronique, le journal et la biographie. D'un mémoire entrepris à la demande d'Angelo Cato et destiné à servir de brouillon à un ouvrage sur Louis XI, l'œuvre s'est peu à peu transformée en *Mémoires* structurés, élargis à des *liseurs* anonymes, et offrant à l'auteur la liberté d'orienter l'histoire et de la commenter. Ce nouveau genre se définit d'emblée par le refus des artifices rhétoriques, par l'étroitesse de la matière, limitée au témoignage de l'auteur, et par l'insertion de réflexions qui apparentent le mémorialiste au moraliste.

De fait, les recherches de Jeanne Demers (*Commynes méMORiALISTE*) ont montré l'importance des digressions dans une œuvre qui ne cesse de se remettre en question et où le récit sert de caution à la leçon. J. Dufournet rend hommage à cette approche stylistique, même si elle conduit à certaines simplifications, accordant aux *Mémoires* un plan tripartite qui ne s'accommode guère de l'ajout des deux derniers livres, privilégiant le rôle didactique des digressions au détriment de leur rôle tactique, ou encore négligeant le choix révélateur des pronoms personnels dans l'écriture commynienne. « Rien n'est neutre dans cette œuvre difficile, semée de chausse-trapes » (p. 43), souligne le spécialiste habitué à déjouer toutes les ruses.

Commynes fait la morale aux hommes d'Etat. Dans ce manuel politique, il exprime sa conception du *prince* avec une volonté de démythification qui n'a plus de secret pour J. Dufournet : les puissants ne connaissent ni grandeur, ni perfection, ni bonheur, ni privilèges. Mais, entreprise de construction tout autant que de destruction, les *Mémoires* renferment aussi un ensemble de préceptes, sur la nécessité et le choix des conseillers, et sur l'utilité des états généraux.

A la croisée des chemins qui bifurquent, on découvre une écriture du *juste milieu*, dont la thèse de Danick Florentin a démontré l'enjeu : par la recherche d'un langage balancé, le

mémorialiste préserve son impartialité, se crée une survie au-delà de la mort sociale et politique, érige une méthode de gouvernement, restitue au monde sa totalité, et invente un genre historique capable de mêler le particulier et l'universel.

Après la question intergénérique, la deuxième partie ouvre le débat international : *Commynes et les Européens*.

S'agissant de l'*Italie*, Commynes l'a d'abord fréquentée à la cour de Louis XI, par l'intermédiaire des ambassadeurs, puis il l'a connue directement, par ses missions diplomatiques. De ces premiers contacts, il a dégagé trois figures emblématiques d'Italiens : le sage (Angelo Cato), le traître (Campobasso) et le saint (François de Paule). Mais après les échecs des années 1494-95, il sombre dans un pessimisme qui le pousse à compléter ses *Mémoires*, dès son retour en France, par le réquisitoire des tyrans italiens : malgré la jouissance du pouvoir, ceux-ci consomment leur vie dans le tourment (*travail*, p. 92) et les vices, de la *mauvaisiété* à la *bestialité* (p. 95-96), même si certains trouvent à ses yeux plus d'indulgence (le doge de Venise, ou bien Savonarole). Peu à peu, la condamnation s'élargit aux Italiens en général, qui sont *gens enclins à toutes mutations* (p. 105). Partagé entre la rancune et la fascination, Commynes ne retient de l'Italie que les *pratiques* politiques et la richesse de ses États, au détriment des aspects artistiques et culturels.

L'Autre, pour le diplomate du duc de Bourgogne et du roi de France, c'est aussi l'*Anglais*. Comme tous les Européens, celui-ci est déloyal, cupide, parricide ou fraticide, usurpateur, changeant, égoïste. Le traité de Picquigny (1475) oppose l'habileté diplomatique de Louis XI à l'indolence d'Edouard IV. Car les Anglais manquent de finesse : avides de batailles autant que de mets et de boissons, ils s'épuisent dans des factions internes. On peut les féliciter, cependant, d'épargner les populations et les édifices pendant les guerres civiles, et d'avoir instauré un régime parlementaire.

Sur ses relations avec l'*Espagne*, enfin, Commynes reste discret. S'il répugne à évoquer la mission qu'il y effectua en 1471, c'est parce qu'il commença au cours de ce voyage à négocier son passage au roi de France. Pourtant, Commynes n'est pas loin d'admirer ce peuple, grandi par les deuils dynastiques et versé dans une duplicité machiavélique qui permet à l'historien-mora-

liste de renouveler ses mises en garde contre l'inutilité des entrevues entre les princes européens.

Face au texte, face à l'écrivain : le destinataire. La troisième partie complète le triangle de la communication littéraire, en abordant les *lectures des Mémoires*.

J. Dufournet laisse d'abord la parole aux *premiers lecteurs de Commynes*. A la différence de la plupart des chroniqueurs du XV^e siècle, Commynes a connu un succès immédiat. Publié en 1524, fort lu en français, à en juger le grand nombre des éditions, apprécié des princes et des doctes (Charles Quint, Mélanchton, Henri III, Henri IV), il a été immédiatement traduit en latin et dans les principales langues occidentales. Dès sa mort, il fut couvert d'éloges : si le premier n'est qu'un dithyrambe sans rapport avec l'idéologie avouée des *Mémoires*, les suivants, plus érudits, font de Commynes le champion de la véracité historique. Ronsard consacre une épitaphe à celui qui incarne pour lui l'idéal humaniste. Montaigne et Brantôme l'utilisent abondamment, non sans le jalouser, comme le suggèrent leurs nombreux emprunts inavoués. Du côté des historiens, Commynes fait figure de maître. Il est avec César l'inventeur des *Mémoires d'épée*. Au XVI^e siècle, il apparaît comme un gentilhomme sans lettres, qui, par son expérience de la politique et de la guerre, tient un discours plus fiable que celui des clercs. La nouvelle école historique, marquée par le passage de la rhétorique à la rigueur scientifique, s'inspire des réflexions du mémorialiste sur l'instabilité du monde, la recherche des causes rationnelles.... On lit ses *Mémoires* d'un œil critique, attentif à toutes les déformations et à tous les lapsus. Moins impartial, Innocent Gentillet fait de Commynes un anti-Machiavel, tandis que les Flamands sont partagés entre la louange et la condamnation.

Commynes est aussi le seul écrivain du Moyen Age à ne pas avoir connu d'éclipses, même s'il fut l'objet de jugements contradictoires. En témoignent *cinq lecteurs de 1822 à 1832*. Stendhal lui reproche sa défection et son hypocrisie. Walter Scott le met en scène dans *Quentin Durward* (dont un épisode est reproduit aux pp. 204-215) sous les traits d'un sage conseiller. Philarète Chasles vante sa gravité impassible et la profondeur de son regard. Villemain voit en lui l'homme du paradoxe, partagé entre les défaillances de son siècle et la raison des temps modernes. Enfin,

Casimir Delavigne, dans son *Louis XI* (une tragédie truffée d'erreurs dont on peut lire quelques vers aux pp. 215-216), le présente comme un familier intéressé mais honnête. Autant d'approximations qui, par le truchement de l'étude critique, du roman ou du drame, disent, une fois de plus, la complexité de l'homme, devenu très tôt un personnage littéraire.

Comment lire les Mémoires de Commynes ? C'est sur cette question que J. Dufournet achève son parcours, en soumettant quelques pages du mémorialiste à un interrogatoire serré, dont il ressort qu'on ne saurait leur accorder une confiance aveugle. Commynes pêche par omission ou par simplification, pour faire apparaître la supériorité de Louis XI sur le Téméraire et justifier ainsi sa propre défection. Il se place au premier plan, s'attribue tout le mérite des succès. Loin d'être gratuit, son discours cherche aussi à transmettre une leçon politique.

Trois *annexes* complètent le panorama, correspondant respectivement aux trois perspectives de l'ouvrage : une étude de texte (où J. Dufournet rectifie une notice d'André Grunzweig), un retour sur l'Europe (avec l'examen des lettres de Commynes à l'ambassadeur florentin Francesco Gaddi) et l'enjeu lectorial (où l'on voit que Commynes a d'abord lu les historiens bourguignons pour compléter ensuite, à la lumière de son expérience vécue, le tableau des charges contre le Téméraire).

L'abondante *bibliographie* qui termine le volume (pp. 299-312) embrasse l'intégralité des études commyniennes, tout en évitant l'inutile surcharge des articles de vulgarisation. Structurée avec une rigueur qui en facilite la consultation, elle concerne aussi bien l'homme que l'œuvre, et reflète le prisme divergent des approches, ultime témoignage — si besoin est — de la complexité et de la richesse du sujet.

On ne peut que se réjouir d'avoir désormais facilement accès, sous un volume unique, aux recherches commyniennes de J. Dufournet. On regrettera de n'y voir paraître qu'une sélection : d'autres approches, tout aussi éclairantes, auraient mérité de figurer au palmarès (« Commynes ou la nostalgie de la patrie perdue », « Commynes et la mort »...), mais on comprend que des limites matérielles aient empêché la publication intégrale de ces

travaux. Si le principe de la réédition d'études initialement autonomes entraîne inévitablement quelques répétitions entre les différentes sections de l'ouvrage, la diversité des exemples, cependant, évite un quelconque effet de redondance et témoigne d'une approche plurielle, par laquelle J. Dufournet a révélé tous les niveaux de lecture possibles. On pourrait seulement s'interroger sur l'ordre adopté dans la présentation des articles de la deuxième partie : pourquoi avoir d'abord parlé de l'Italie, alors que la conclusion de l'étude consacrée aux Anglais *annonce* les deux derniers livres des *Mémoires*, où Commynes évoque son expérience italienne³ ? Infime détail, qui ne saurait nuire au plaisir qu'offre ce livre. Avec une rigueur pascalienne (« La mer entière change pour une pierre ; donc, tout est important », p. 259), J. Dufournet a su éviter tous les écueils de l'immense océan où il s'était embarqué au début de sa carrière. La lecture de cette synthèse, agrémentée de gravures très intéressantes, est une invitation au voyage à travers les méandres de la pensée commynienne.

Elisabeth GAUCHER

3 — « Dans les deux derniers livres de ses *Mémoires*, écrits de 1495 à 1498, Commynes semble se désintéresser de l'Angleterre et des Anglais pour tourner toute son attention vers l'Italie » (p. 128).